



JEAN GORZAR

L'échine brisée

Une histoire incompréhensible

Suivie et traversée de

L'inactivisme

Propos sur l'anarchisme des sociétés libérales

Le bonheur consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire

C.Fourrier

Les morts ont des anges gardiens en chrysanthèmes

Ils ont des lits tous alignés comme au dortoir

Et soulèvent parfois de singuliers problèmes

"To be or not to be..." c'est à voir...

Léo Ferré

1. Enfermé

« On est en finale, on est en finale

On finira dans le journal

Dans le journal de Claire Chazal »

Chanson de supporters de football, années 90

Ce que Paul Fréval avait fait le dernier dimanche, entre vingt heures et minuit, ni le commissaire ni les deux agents ni même Paul Fréval ne doutait plus. Journal télévisé sur TF1, la première chaîne du pays, en terme d'audience, non pas de qualité d'audience, mais de rentabilité, journal télévisé donc sur TF1, journal le plus regardé, le plus vu. Journal vu partout : il ne faut pas trop s'en faire pour ça.



« On est donc bien d'accord : 1. vingt heure la nouvelle présentatrice virtuelle. 2. vous éteignez parce que vous n'aimez pas. 3. Pire vous vous énervez. 4. Vous balancez

la télé par la fenêtre. 5. On vous entend crier, d'après le témoignage de trois témoins : «
meurs horreur !et ne reviens plus !». 6. la télé s'écrase sur Jean-Luc Godard,
aujourd'hui dans un coma profond.

_Jean-luc Godard ?

_7.On ouvre un cahier : écrit par vous de vos mains : "on a tué Jean-luc Godard "

_Vous n'êtes pas chier d'ouvrir mes trucs !

_8.la police sur les lieux, vous fuyez.

_Je ne voulais pas le tuer, pas comme un criminel veut tuer.

Les deux agents n'avaient les visages simples et francs des videurs de boîte de nuit, l'un semblait fourbe et penaud, tandis que l'autre tenait d'une autre manière le petit rôle de putain qu'on lui avait proposé. Né dans le Poitou, Philippe Potin avait commencé C.R.S., à vingt cinq ans était monté à Paris avec le vieux rêve d'être chanteur de music hall. De douze à vingt-et-un an, Philippe Potin en effet, s'était répété chaque soir, entre l'heure d'après le repas familial et minuit, l'heure du journal de la nuit, son récital. Il parvint à la crête du moderne avec Ferré. Mais ce dernier le détacha peu à peu de la chanson. Paname : Jean Genet. Philippe la première fois qu'il se balada avait le feu tout autour du trou. Il fréquenta alors bordels et coins louches. Il vendit son clou pour la chambre d'hôtel. Puis il lu trois biographies : Napoléon, François Mitterrand, Charles Aznavour.

_« 9.une série de cinq meurtres en cinq jours, un meurtre par jour, à 20 h 00. Chacun de vos crimes a la particularité de passer en direct. 5 fois durant vous avez piraté le réseau hertzien. Et cinq fois durant vous avez dit à la présentatrice : ils sont pour toi, je t'aime !»

Il en faudrait du temps pour raconter comment Paul Fréval rencontra Claire Chazal. C'est elle d'abord qui était allé à lui. Et l'halée haute des têtes princières avant rompu net le dos quand Claire, tout le monde s'est souvenu de sa robe, blanche, le dos taillé, hâlé, à demi saoule, avait dégrafer le noeud, tendrement, comme une mère, le noeud de papillon de Paul Fréval en garçon de soirée. Paul Fréval avait eu du mal à s'avouer qu'il était excité d'être dans cette ambiance froide et sèche, et badine. II

avait deux fois regardé le déroulement de hanche d'une princesse suédoise.



Paul Fréval, me direz vous, n'intéresse plus aujourd'hui que ses ex fans, ceux qui détiennent les neuf livres qui lui sont consacrés, ceux encore qui gardent précieusement les articles à son sujet. Mais vous seriez surpris de savoir que Paul Fréval eut un véritable ami, lui d'apparence si terne, bien loin d'après ce qu'on peut lire, de se lier d'une relation morale ou affective avec un semblable. Quand je dis semblable, je comprendrais votre première réaction à la description de l'état physique de Lucien Defferre. C'est qu'en effet la cinquième victime ne succomba pas aux tortures. Pourtant, comme s'en souvient Philippe Potin, la scène, qu'il pu voir comme tant d'entre nous sur l'écran fut formidablement atroce. En terme de spectacle, c'était mieux que tout. Rappelons que *Les Cahiers du cinéma* consacrèrent huit pages au quart d'heure. Dans son cahier, Philippe Potin a noté :

“Je suis sur l'affaire Fréval qui me casse la tête. Jo est au fond lui aussi, mais il approche de la retraite. Pas une fois on est venu me poser une question au sujet des crimes. La chaîne doit m'en vouloir de ne plus me maquiller. Si ça continue, je vais tout plaquer. Je ne dors plus. Je refuse le mot de dépression. Mais ça ne va plus. Lucien Defferre était le plus grand parolier même si on n'a jamais chanté ses textes. Je rêve encore aujourd'hui de ses deux yeux crevés. Et puis le mot de Fréval : 'comme en quarante!'. J'ai tout de suite pensé aux heures sombres...”

C'était sans cesse, avec obsession et comme un mauvais souvenir. Mais c'est l'état de confusion qui inquiétait la mère de Philippe Potin. Philippe ne savait plus bien s'il était acteur ou agent. Avec Paul Fréval, il s'était identifié, il l'avait craint, c'était comme un ami manqué. Sans rencontre. Ou seulement ces entrevues surréalistes dans le bureau. Philippe en fait, s'occupait de la fenêtre. En particulier la fenêtre par laquelle l'assassin

du conseil municipal parisien s'était jeté, en général de toutes les ouvertures. Le travail faisait de Philippe Potin un gardien de trou, chez lui le soir, même chose. Il avait la tenue. Les amis et la famille étaient fiers qu'un des leurs s'occupassent _ le mot était bien drôle _ de l'affaire Fréval.

_"10. J'ai sous les yeux le rapport bibliographique de Monsieur Paul Fréval. A sa lecture, Monsieur Paul Fréval est invité à signer lu et approuvé.

_C'est excellent !



Cerné par l'histoire. Il lisait et comprenait ce qu'il s'était passé. Il n'avait pas lu ses biographies. Seulement son entretien sur le cinéma solitaire et la vieille nouvelle vague. Les choses étaient claires. "Le cv est l'identité narrative" se rappela-t-il. Né en 1975, baccalauréat en 2000, s'engage comme cuisinier au lido, 2005, rédige le scénario à trois mains de "l'astre mort". Ecrit dans "l'oeil" et dans "L'équipe". 2010 est interné en hôpital psychiatrique pendant 6 mois. Démission du lido. Travaille à la mairie, écrit "l'ETAT ce cocon". 2011, vit en Polynésie, harem. 2012, voyage échoué en Iran, expulsé

du pays. Termine sa mission à la mairie et démissionne.

_Et puis... Et puis... Et puis...

Paul Fréval à un moment donné a vraiment tué. Ce n'est pas une illusion. Il y a eu confusion, c'était l'époque des reality show. "Il faudrait dire les choses clairement" pensa Paul dans le bureau du commissaire. Paul Fréval avait une sorte de fierté chaude, il avait le front lisse, serré et brillant, il saillait des nerfs comme des fleuves, intelligents.

_”Après avoir lu et approuvé, Monsieur Paul Fréval est soumis au questionnaire relatif à la sûreté européenne. La première partie de ce test évaluera vos capacités mentales : mémoire, vitesse, oeil. Secundo : votre personnalité est elle espiègle ou perverse ?

Fréval se leva, Philippe Potin cru pris le mur par la tête de l'autre. Le commissaire souleva le menton, pris une flamme et torcha la cigarette, ses cheveux était gris, la fumée de tabac le rendait ténébreux. Le deuxième sbire alla régler l'halogène en position basse. Le parquet tranquillement posait les fantômes, tous les taulards. Paul Fréval ne se souvenait plus très bien s'il avait été jugé. Si il y avait eut un avocat, si il y avait eu un jury, s'il y avait eut des articles dans la presse sur le tribunal. Quand avait il lu le journal pour la dernière fois? On ne tient pas la distance ! Qu'est ce que ça voulait dire et qui l'avait dit. Qu'on me file un de ces machins. Que je gobe.



Paul avait fait ce rêve, la nuit dernière : "Il allait bien, il s'était baigné, il était à chauffer. Il avait joué au stocker ball, et avait terminer avec les deux nurses. Mon appartement est grand, il coûte cher! Et puis dans la salle de bain un cadavre. La tête d'un de ses amis d'enfance, mort à treize ans, tué par un bateau, son hélice. Arrive sa

soeur, sa grande soeur, plus belle que jamais, elle s'épilait les cils. Son arrière. Le cheval noir brille comme les bottes de l'institutrice en chef. Un policier. Un ennemi. Il vous suit, vous surveille, il voit tout, de plus en plus, il a droit lui à ce regard, et d'être vu, voyou! Puis il est à nouveau dans l'appartement sa copine d'été est nue, brille, et les souvenirs reviennent du plaisir."

Paul avait été battu. Son ventre le serrait du côté droit, quelque chose était cassée. Sa mâchoire était dure et tendue, ses dents lui faisaient mal, il ne pouvait dormir et voulait dormir. Il comprit que son corps était trop mal en point pour que lui, Paul tienne droit. Véritablement, il alla à l'évidence que c'était la faute de son corps, que c'était le corps le coupable. Tu peux t'asseoir, te reposer disait il, mais le corps absent, ça n'était pas sérieux. Mais pourquoi cette souffrance, qui l'avait battu. On se battait donc, comme des cons. Léo Ferré peace and love ! On explique au fur et à mesure, pour les junkies. La fureur : on est chez les facho où quoi ??? Que se passe t il ?

Jean-Luc Godard(est-il mort ? Poser la question était un risque certain. Le commissaire parlait. Les deux agents surveillaient. Il y avait des journalistes en bas. Des journalistes et des photographes, et des lumières. Paul Fréval les avait attirés dès le début, ils avaient sauté sur l'occasion à pieds joints, tous, comme des voraces, Le Monde, Elle, Paris Match, 20 ans, tous à leur manière. Que se passerait-il s'il n'y avait plus pour nos assassins, nos fous, l'affection nébuleuse du papier, et de la télévision. A un moment, Paul Féval avait tenu là dessus, sur ce soutien unique des gens. Mais un soutien médié, médiatique. Il était rentré seul après avoir mangé avec Lisa Walch, et avait allumé la télévision. Une cassette vidéo de Cronenberg.

—"Je ne suis jamais allé en Iran, c'est faux", pensa Paul. Il devait se taire, attendre le tribunal. Mais il ne comprenait pas. Il leva la tête. Droitement, puis posa son regard sur les deux agents, il fut attiré par Philippe Potin. Il y avait dans les yeux de celui-ci quelque chose qui l'interpellait. Ces yeux avaient une expression différente de celles perçus sur les autres jusqu'alors croisés. Le regard un outil était devenu pour la police. Il n'y avait pas eu de jugement. **Effondrement total des règles.** S'il avait eu de l'argent. "Il faudrait partir, loin, et comprendre."



—“Nous faisons entrer la psychologue, elle va monsieur vous tester. Le premier test s’appelle... Philippe Potin annonça, tout en redressant le corps, ainsi que son collègue. Le premier test s’appelle : la perversité.

La porte s’ouvrit, la psychologue avait une blouse blanche. Elle alla sèchement, directement. Pas d’arrêt, sans hésitation. Paul assistait en fait à une scène inhabituelle. Jeanne Flavier devait être la première des quatre psychologues. Spécialisée en vice et criminalité, elle demanda au commissaire si, à l’ancienne, elle pouvait s’entretenir avec Paul Fréval en particulier. Depuis longtemps une telle pratique était révolue. On y suspectait le penchant des psychologues à comprendre plutôt qu’à tester. Mais Jeanne Flavier ne s’était jamais senti à l’aise, ni même heureuse de tester ainsi même les plus recherchés criminels.

Voici la lettre qu’elle écrivit lors de son année d’obtention du Master Euro 10 years Test-Psy, à l’intention de son amant, le peintre Vittorio Abélard :

“Vittorio mon amour,

Tu me manques. Je te préfère loin de ce qui se passe ici. Mes résultats sont bons : il me reste une épreuve et je serais habilitée à la recherche et aux examens criminologiques. Mais je ne sais, la fatigue ou autre chose, je n’ai plus l’envie d’autrefois. J’ai peur même de devenir un agent, ce qui s’éloigne tu le sais de mes projets et de mes rêves. Je commence à toucher de l’argent.

Pierre-Marie veut se marier. Je regrette pour Edwige, mais son père est un con. Je me demande même comment je peux encore le supporter. Il ne pense qu’à son travail.

Je ne sais si tu as vu les crimes de Fréval à la télé, ici on ne parle que de ça, sauf de « son procès » qui se fait en catimini.

J’attends de tes nouvelles avec impatience. J’espère te rejoindre bientôt... si on me laisse partir.

Je t'aime,

Jeanne ton amour.” Obstruction aux expulsions

Paul Fréval connaissait les psychologues nouvelle génération :

–”Qu’on ne me laisse pas seul avec elle... Je vous en prie.”

Il se souvint de l’avocat. Il n’osa tout d’abord demander le pourquoi de son absence. Il aurait préféré *un avocat, un bon roublard qui connaissait le système.*

Le commissaire se leva : “_Madame, vu l’autorité qui vous est conférée, j’accepte votre requête : je sortirai, ce sera pour moi l’occasion d’aller boire un café et de prendre un peu l’air. Le garde Philippe Potin restera pour surveiller la fenêtre. Son collègue sera à la porte. Je vous laisse une heure.

_Premier test : la perversité

Jeanne déclama bien haut en regardant Potin, de sorte qu’on l’entende. Le commissaire prenait son temps pour sortir.

–_Je compte sur vous pour être aussi sourd que possible. Si vraiment vous ne pouvez vous passez d’entendre, ce serait d’ailleurs fort regrettable car vous êtes formé pour ce genre de travail, prenez ces deux cotons et placez les dans vos oreilles. Et s’il vous plaît ‘pas de IPOD’.

C’était une des première fois que le commissaire adressait la parole à Potin. Il fut un peu surpris.

–_Vous pouvez y allez mademoiselle... Je m’en vais... je m’en vais.



Monsieur, vous vous trouvez dans un couloir. Vous trouvez un porte-monnaie. Que faites vous ?

- 1. vous le ramassez et le mettez dans votre poche.*
- 2. vous le laissez par terre*
- 3. vous ne savez pas.*

Je le mets dans ma poche.

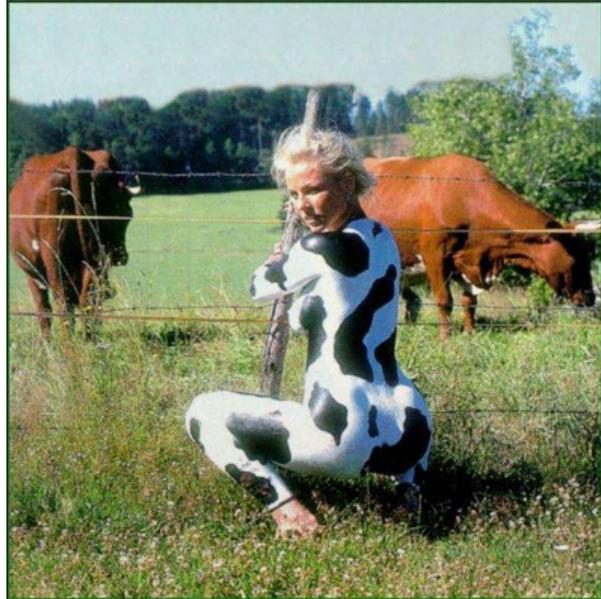
D'accord .

Et je vais me taper une pute. J'achète une nouvelle télé, une console de jeux. Et des jeux violents. J'achète aussi des vidéos animalières.

Et dans ce même couloir, qui est blanc. Un enfant.

Je repeins le couloir.

_D'accord.



Et une vache vous bloque le passage.

_Je la trais, je lui crève les yeux, je bois son sang et son lait.

_Un femme arrive, robe blanche, vous continuez votre route. On devine un brésilien, un tanga. Elle marche à une allure modéré, juste le rythme sur lequel vous marchez. Elle relève parfois un peu sa robe qui est courte et qui remonte avec son pas.

_Je l'agresse, je la viole. Je tente peut-être de la séduire deux secondes, si ça ne marche pas je l'agresse.

_et si vous étiez dans la rue.

_Pareil.

_êtes vous sûr.

_Oui. La rue est comme un couloir, ça ne change rien. A part la vache...

Jeanne ne contient pas son rire. Elle s'esclaffa doucement, à travers l'austérité sombre et cloîtrée du bureau. Elle s'esclaffa doucement et brutalement. Et Paul Fréval fut touché, lui qui depuis longtemps avait douté de tout, et surtout des autres, Paul Fréval fut touché en plein cœur, en plein centre, de là jusqu'au cerveau, jusqu'en plein visage.

_Deuxième test : la normalité

Jeanne accompagna sa déclamation d'une moue. Il y eut un long silence. Et Paul, tout illogique, analogique, voulut de la musique, à la seule image de Jeanne. Voilà une raison de vivre.

Il chuchota :

_ « J'ai tellement chose à dire... à ranger c'est-à-dire. Je suis pressé.

Elle chuchota :

_ « Certains ne meurent plus, ils gardent les meilleurs. »

_Je voulais tout planifier, comme Staline. Mais ma vie seulement, je ne savais pas qu'il y avait les autres. On n'en a pas fait long sur la perversité, je n'ai rien à dire, il faut des termes partagés, la normalité c'est très bien, c'est de vous.

_Non, mais je nous n'avons plus le temps. Dans une demi-heure on va vous amener.

Paul Fréval ne croyait rien comprendre. C'est Philippe Potin qui fut le grand déclencheur. Ou le soleil. Les raillons vinrent comme un souffle de Dieu dans les yeux de Paul. Philippe Potin s'était déplacé, et pour la première fois le jour enfin, à travers le verre de la fenêtre en feu, donnait l'espoir qu'il y avait un extérieur, un dehors, un ailleurs. Il alla, Jeanne le trouvait d'allure stupide, vers un rideau qu'il découvrit. Il y avait une porte, une pauvre petite porte.

_SORTONS VITE !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

2. Philippe Potin, Paul Fréval et Jeanne en cavale

*« Ceux qui parlent de révolution et de lutte de classes sans se référer explicitement à la vie quotidienne, sans comprendre ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif dans le refus des contraintes, ceux-là ont dans la bouche un cadavre. » (Raoul Vaneigem, *Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations*, 1967)*



Ils se sont retrouvés dans la caisse. Potin a mis du Funk. Il roula huit heures durant. Jeanne devant, Paul dormait derrière.

Il n’y avait que Jeanne pour penser. Donc s’inquiéter, se poser des questions, trouver une cohérence aux événements, elle était seule avec ça. Philippe et Paul étaient comme des enfants. Jeanne avait quelque chose de la sainteté.

_On va pique niquer.

Paul éclata de rire. Jeanne se retourna, elle posa sur Paul un regard bienveillant. Il avança sa tête entre les deux sièges, à un souffle de Jeanne. Elle le respira. “Il faut continuer à rouler”.

Je ne suis pas Paul, du moins je ne crois pas, ce serait mentir. J’ai peu d’information sur ce qu’il s’est passé pendant le sommeil de Paul. Jeanne avait peu parlé. D’ordinaire elle parlait avec aise. L’attitude de Philippe Potin la déroutait. Jeanne avait commencé par Math SUP, puis s’était spécialisé dans la géométrie. Elle avait écrit à 24 ans un article sur la ligne. Son article avait eu un bel écho dans le milieu mathématique, et Jean Gorzar le premier avait réagi au texte de Jeanne:

“La notion de ligne en mathématique, ou le sursaut du monde”

Lucian, a-tu eu vent d’un consistant article de Mademoiselle Jeanne Villemain ? Celle ci est mathématicienne, elle a travaillé sur la notion de ligne. Je n’ai pas tout compris, bien sûr, tu sais mes défaillances d’analyses depuis *Chaotik* , ce maudit livre... Mais je crois bien avoir découvert une jeune fille particulièrement brillante. Elle part du concept de ligne

en mathématique. Et casse le concept dont tu sais la rigidité, et fait des mathématiques une science soudainement fragile, mais qui s'ouvre au monde. Non pas une application, non pas une explication, une multiplication, un bordel monstre comme je l'aime. Et l'ordre revient dans l'harmonie : « la beauté d'un visage d'abord, et la beauté de toutes les femmes, et la beauté féminine ensuite; garder la ligne, comme nous disons, vieux hommes et jeunes filles, c'est préserver la vie, travailler nos limites corporelles, toutes symboliques. La ligne est l'absurde mathématique et le mensonge. J'ai observé vingt-cinq enseignants es mathématiques, et la manière dont ils tracent : il y a ceux qui s'appliquent doucement, hésitant, regrettant tout ce qui passe à côté de la ligne de vie, il y a ceux qui le font avec un sorte de rigoureuse désinvolture, un peu comme on balance le bras en oblique, de côté, qui se laissent emporter par le mouvement, une sorte de destin qui n'en a que le nom, enfin ceux qui violemment barrent le vide, seulement, trace un *fil de funambule, sur lequel ils posent un homme, subissant sur le dos la cohérence du monde.* »

Ce chemin là n'était pas droit. Comment se peut-il qu'on puisse si jeune tout planifier ? N'était-ce pas en référence à une instance hasardeuse, le hasard d'un rêve d'enfant, que la situation de Paul se mettait à respirer ? Peu importe, Philippe Potin avait tout lâché, et devait bien se raccrocher à quelque chose d'assez invisible, mais suffisamment puissant pour s'orienter. Son rêve prenait une tournure assez catastrophique. Il vivait la déchirure logique de l'inadéquation de ses aspirations et de ses fantasmes et la réalité de son poste de **“gardien de trou”**, chargé de sécurité. Philippe n'en revenait pas quand il pensait **l'emballement des évènements**. Il ne pensait pas à la mort, il la sentait et l'avait sentit, le jour où à Paris il n'avait plus un sou pour une chambre d'hôtel. Il n'avait su s'intégrer à un quelconque réseau d'artiste en attente. Il lui avait fallu quatre mois pour dilapider ses réserves d'argent. Il avait

prévu trouver un petit job pour financer ses premiers jours dans l'attente d'une ouverture de porte. Il avait fait un premier essai que le trac avait écourté. Il avait fait attention à bien se présenter au patron du Cap D'Or (un cabaret), était arrivé à l'heure, cinq minutes avant, sans le temps de réfléchir. Mais l'inquiétude avait monté crescendo à mesure que la scène s'approchait comme une gueule.

Lui d'ordinaire si bon à casser les barrières, à ouvrir les portes closes, il avait eu peur. Il avait tremblé, son cœur s'était mis à tambouriner. Dans le club, même s'il était tôt, il avait une dizaine de personnes à avoir assisté au trouble de Potin. Il l'avait très mal pris. Sur scène il a d'abord dit pour se sauver du pire : "excuser moi, c'est la première fois que je chante si tôt." D'une voix tremblante qu'il pensait monstrueuse. Il demanda à prendre l'air. Une fois dehors, il respira, et traça la route rapidement. Il vit défiler dans le mouvement de sa fuite, toute sa jeunesse. Tout avait été organisé pour chanter, il était dans la peau de ses idoles, près à naturellement rentrer dans le moule. Il s'était imaginé posséder une voix hors du commun, jusqu'à ce que par certains éclairs de lucidité, le doute s'immisce. Il se rattrapera sur les textes. Il avait fantasmé souvent le vol de succès en succès. Ce n'était pas la soif d'argent, mais un désir affirmé de reconnaissance publique, d'être au dessus des soucis quotidiens. Le soir même il a rencontré sa voisine d'hôtel, ils ont passé trois jours ensemble. Potin avait rarement penser aux femmes durant son arrivée à Paris. Clara lui proposa de partir.

_Pas encore, j'ai des choses à régler ici.

Elle s'envola pour le Québec. De Clara il se souvint de sa concrétude, de son odeur, et de ses petites habitudes. [GORZAR]

Paul récapitula :

_Nous sommes en voiture. Nous roulons. Il y a Jeanne et le policier qui a retourné sa veste et qui rêve.

_Je m'appelle Philippe Potin et je n'ai pas retourné ma veste, est ce que je peux te tutoyer, ça peut paraître osé mais ...je vous connais, je vous connais bien, mon visage ne vous est pas familier?

_Oui oui. Vous connaissez, vous avez lu Oui Oui?

_ On récapitulera après. Les flics nous suivent ! (Jeanne)

_ Qu'est ce que j'ai fait? (Paul)

Ce que Paul Fréval avait fait... Des sacrifices humains. Le viol manquait de charme. Nous en étions, à cette époque, à une **esthétique de l'évènement**. Au second plan éthique, morale, harmonie. une époque journalistiquement pourrie. Mais jusqu'à l'os. Alors si tu as été attiré jusqu'ici pour la violence des évocations préliminaires, reste écouter les troubles moments de Paul Fréval. L'essentiel est une histoire de corps.

Crime premier : la fondation du monde, Elisabeth Barly

Faites suer le corps. Buvez trois litre d'eau. Courrez et portez des altères. Balancez les hanches, levez les pattes. Levez et étirez. Vous êtes musclé. Qu'est ce qui vous démange ? Pour Paul rencontrer Jeanne, c'était un rêve. Il l'admirait. Il y a des moments, des situations qui déchirent le temps et l'espace où elles s'ancrent. Jean Gorzar disait, encore professeur d'histoire au Lycée Descartes, quand il présentait ses enseignements :

_ "Mon programme est intitulé histoire géographie, nous devrions aller dans tous les sens, ici en France, là bas en Afrique, Nord et Sud, sans aucune cohérence, ou la seule cohérence de la poussière. C'est simple, nous suivrons le programme à la lettre, je serais avec vous, totalement absent physiquement, car je ne travaille pas pour répéter un livre. Apprenez le si ça vous chante, lisez le deux ou trois fois, faites des fiches. Moi je suis là pour vous donnez du plaisir. J'appartiens à une génération qui faisait l'amour dans les austères couloirs des universités, sur les bancs. Et dans les champs. Moi je ne suis pas compartimenté. La frise est la première escroquerie, il faut comprendre l'archéologie du temps. Qu'est ce que l'histoire? C'est à de petites questions que je vais vous amener, oh, je ne ferai que les effleurer, je ne pense pas marquer, laisser de traces. L'histoire déjà ce n'est pas une frise. Je hais les frises. L'histoire ça n'est pas le

passé. Il y a des histoires, on fait des histoires quand on se révolte, qu'on joue dans l'existence son désaccord. Vous comprenez, là je ne vais pas faire ce qu'on me dit, je fais des histoires, je casse la ligne.”

Paul se souvint, clairement du visage d'Elisabeth. Il l'avait oubliée, elle avait été enfouie, ensevelie par la terre de l'oubli _ où sont les souvenirs, où sont nos rêves? _ Il ne l'avait pas enregistrée comme il enregistrait les corps de filles, déjà maniaque le bougre, bougre d'idiot, vilain petit canard, Paul se souvint de Elisabeth. Elle était comme d'outre tombe revenue. Elle avait dit :

“Mais monsieur, l'histoire a pour moi un sens, oh je sais que c'est le sens qu'on veut bien lui donner, mais il a un sens tant qu'il y a des gens pour lui en donner. Que faites vous? Une belle histoire? Comme le film de Lelouch, très bien. Moi je ne suis pas d'accord. Quand vous lisez Marx...”

Ca a commencé là pour Paul Fréval, le mal. A ce moment précis. A Marx il ne connaissais foutre rien. Mais il a eu l'adolescence totalitaire, tu sais : être tout. Tout et rien. Et c'est le corps qui morfle, seulement le corps. L'artdolescence.

Je devrais me taire où déchirer le masque, qu'on en finisse. Mais.
Mais monsieur avait elle dit. Paul Fréval se transformât en caméra.

Ils roulèrent cinq jours et cinq nuits. Ils s'arrêtèrent dans un hôtel première classe de seconde zone, du préfabriqué.

_Deux chambres suffiront, je vais rester avec Paul.
Mon œil, moi je dors pas avec un flic. Même si t'es sympa.

Jeanne eût le privilège de l'élection, sans trouble.

Paul s'assis. Jeanne prit une douche. Il se cacha le visage. Il pleurait. Jeanne sortie. Elle sorti de son sac une pilule verte clair.

_Ca va te faire du bien.

_Non, non. Je ne veux rien de cela. Ou vais-je aller encore avec ça, c'est pour dormir?

_Non, c'est un aphrodisiaque.



Philippe Potin() débarqua tranquillement. Sans souci. Jeanne était encore nue : elle passa une robe.

_La police est là. Il y a une voiture.

Paul se leva brusquement :

_Qu'est ce que j'ai fait? Est-ce que j'ai tué?

_Oui cinq fois.

Jeanne avait répondu calmement. Tu as tué cinq chiens. Cinq soirs de rang, en direct, tu as piraté le réseau, c'est passé à vingt heures.

_Non non j'ai tué des humains. Des hommes, des femmes. Je suis un vrai salaud. Je dois me rendre. Qu'est ce que vous faites là à m'aider, car vous m'aidez, n'est ce pas? Qu'est ce que vous faites là. J'ai tué, vous être en train de devenir mes complices. (et toi lecteur c'est pareil, dans le même sac). Qu'allons nous faire? Justifier ces crimes. C'est nul. Jeanne tu ne me plais pas, tu n'es pas belle. Je hais les psychologues, vos tests à la con. Freud c'est fini pour moi. Je n'ai rien à dire aux psychologues, à quoi rêves-tu? Brosser le portrait d'un tueur? Ca marche, ça va plaire. Et toi, je ne veux pas d'un flic à mes basques, barrez vous, laissez moi. Je dirai que je vous ai pris en otage, je vais partir, je vais vous enchaîner, vous ne bougerez plus, ils viendront vous chercher.

Deux voitures arrivèrent, puis trois. Les hommes étaient vêtus de noir. Ils semblaient grands et forts, n'avaient pas l'allure militaire, ni policière, c'était une sorte de milice plutôt. Paul les épia.

_Je compte me rendre. Je parlerai de prise d'otage, vous avez ma parole...

Jeanne sorti. Elle s'approcha du chef. Paul et Philippe se regardèrent sans bien comprendre. S'il y avait sursaut, il serait aussi lent que le gémissement d'un éléphant mort.

Jeanne revint.

_C'est fini, ils ne nous recherchent plus depuis hier, depuis minuit. Tu es innocenté. Ton avocat a mené l'enquête, il a trouvé le meurtrier, le pirate. C'est un

artiste américain, John K. Stuerart. Cinéaste, performer, activiste. Né à New York, élevé à New York, étude en Inde, installation depuis cinq ans à Paris, il a 32 ans. Il est doux, très doux, il agit avec conscience. C'est un homme de réseau. C'est un bon ami de Vittorio Abélard. Ils ont travaillé ensemble sur les univers parallèles.

Paul était attaché à la parole de Jeanne comme les ouailles ont du l'être aux prêches du matin, dans les calmes villages d'un autre temps. C'était l'époque des pieds sur terre, de l'ancrage. Vittorio, John K. travaillaient à une libération autre que psycho tropique.



3. Comment Paul Fréval s'est enfermé chez lui après la cavale.

Fréval s'est réveillé au milieu de l'après-midi. Il s'est levé difficilement en n'ayant qu'une toute petite idée de son programme jusqu'à la tombée de la nuit. Car la nuit ne devait pas poser problème. Pas autant que le jour. La nuit permet le secret. Elle le permet à loisir. Paul alla dans son bureau. Il regarda ses livres. Il les jeta par brassée au sol, en espérant qu'un jaillisse, et le sauve. Il lut deux phrases par ci par là, et se convint que c'était peine perdue. Plus rien maintenant contre le réel. Juste un bilan qu'il décida d'entreprendre. Ou comment être lucide.

Tout a commencé dans le bureau du commissaire. tout a commencé là dans une

atmosphère grise. Fumée, volutes, cheveux du chef de police. Qui était-il? Quel était son rôle? Il avait un air d'André Breton. Paul a eu envie, à un moment donné, ou a t-il perçu même dans le regard du commissaire cette même envie, de cesser la comédie. De fendre la scène d'un sourire. Il a eu mal au ventre, une douleur toujours comme un luxe. Puis plus de luxe. Le néant. Tout est passé sans qu'il puisse avoir apprécié le déroulement des choses. Tout passe. Voilà ce qui est moderne, cela se passe. Ainsi pensait Paul. Il eut horreur de lui. Il chercha dans le contemporain, entendit parler d'estime de soi, un livre d'un Lelord. Il haït la pensée. Il n'accepta pas l'explication. Il allait sombrer. Non il était dans le sombre brut. Il alla à la fenêtre. Se retourne quelque chose a disparu : la télévision. Ca lui reste dans la tête longtemps. Il s'interroge sur la validité de ses pensées, non pas comment les vendre, mais comment les partager. La fenêtre s'ouvre en grand, grand courant d'air, et frissons du corps.

Se poser.

Pause.

Il regarde en bas. La trace, les contours d'un corps, donc.

Mais la datura, les petites graines de la plaine? Et les champis ?

Paul n'a plus le téléphone, plus de carte bancaire. Il reste des pâtes dans un meuble. Plus de lumière : les ampoules ont mystérieusement disparu.

Trois lettres le sauve. D'abord Jeanne et Phillippe. Ils écrivent sur la même lettre :

“Cher Paul,

Tu nous manques. Je suis parti vivre en Espagne où Philippe m'a rejoint accompagné de sa belle... J'ai rencontré Abelardo : je lui ai beaucoup parlé de toi. Il te connaît et souhaiterait te voir un jour, il me parle d'un projet de film tout à fait diabolique, un peu comme celui qui t'as valu la censure et le procès de TF1. Tout a été très vite depuis la sortie du film. Quand j'ai appris qu'on t'avait enfermé dans cet hôpital sans même prévenir personne, j'ai voulu bombarder ce pays. Je te jure qu'ici, ton enfermement a fait du bruit. Tu n'es pas seul Paul!

Je te laisse mon numéro de téléphone. Je travaille d'arrache pied, et nous faisons la fête au milieu de la nuit. Souvent vers quatre cinq heures, je vais prendre quelques coups, et je me réveille à la belle étoile.

Salut Paul, salut vieille tige

Ces salauds m'ont suivi jusqu'à la frontière où j'ai vomi. J'ai rencontré une

suédoise !!! Je te laisse imaginer. Je ne devrais pas écrire ça par courrier mais je n'ai pas terminé mes conneries. Si Jeanne travaille à l'art, moi je prépare un joli coup fumeux à la banque Nationale d'Espagne. Je te donnerai des nouvelles ou bien tu entendras parler de moi. On a pas voulu de mes chansons, je veux bien de leur argent, de leurs femmes, et de leurs plaisirs..."

A bientôt, peut-être pourras-tu venir en Espagne, nous t'attendons tous ici."

Puis la lettre enfin de Michel Zeiguur. Dernier russe à avoir écrit quelque chose, aligné des mots coûte que coûte, ayant le courage d'être post tsariste. Bizarrement, l'art russe n'avait pu dépasser la noblesse froide, incroyable, incroyable that she couldn't. Jamais. Le premier crime communiste d'Eisenstein. Seulement les dirigeants étaient si cons qu'ils l'avaient pris pour son nom, sa consonance avec l'autre génie. Mais la Russie restait le plus grand pays du monde. Incroyable par sa mémoire. La mémoire de la Russie, l'éclatement des Balkans, comme la veine qui jaillit d'un front. Nerveuse, incroyable, elle est devenue minime, elle est perdante. Zeigur proposait à Paul de filmer. Il avait lu qu'il était intéressé par la nouvelle forme pornographique. Paul se souvint de son texte sur Philippe Cabanel. Il se mit à le rechercher dans un carton où il stockait ses écrits. Il trouva la revue, mais la page avait été arrachée.

La troisième lettre était celle d'Adeline. Paul était resté cinq ans avec elle à la fin de son adolescence, elle avait entendu parler de lui, elle voulait reprendre contact. Il ne l'a lu qu'à peine.

Puis Paul se mit au lit, il dormi huit jours de rend. Il appela le docteur Chist.

_Oui, Philippe?

_Oui

_Je me sors d'une centaine de rêves, aussi fous et grands les uns que les autres. Je te jure, je ne pense qu'à une chose, y revenir.

_Viens me voir demain je te présenterai Nikolas Fige. Il fait les mêmes essais que toi. Il plonge.

Paul n'alla pas. Il débrancha son téléphone, dormi encore, cela dura des mois. Il manqua de mourir de faim.

Sortie

Il prit la rue animée. Les gens marchaient droit, très strictement, si bien qu'il fallut à Paul un effort pour ne pas raser les murs. Les premiers rayons, il devait être sept heures du matin, cognaient les pierres pavées encore fraîches de la journée précédente. Il s'était d'abord fixé **le but de se rendre à la boulangerie**. Il continua sur les bords de la Seine. Il trouva un banc sur le quai et s'allongea. Il se sentait maigre. Comme une purge, il était resté sans manger des jours. Il tomba du banc. S'agenouilla face au soleil, la tête au sol. Une goûte de sang coula sur sa chemise. Rien d'une libération, Paul fut retrouvé et pris par un camion rouge et bleu. Il y avait beaucoup de gendarmes, certains lui roucoulaient dans l'oreille de petits mots tendres, il se mit à baver, et pris des coups. Il entra à Chayeule, *l'hôpital psychiatrique, il y resta trois ans*.

A sa sortie, il se souvenait d'une chose : on le piquait tout les matins, et chaque piqûre l'endormait, il fit un cauchemar par nuit. A peu près mille cauchemars. Il n'avait plus d'argent. Il traîna dans la rue quatre ans. C'est là qu'il rencontra Gonzac, qui n'avait que vingt ans. Paul avait fait du chemin. Il y avait un goût d'absurde, mais avait la satisfaction de n'être pas seul.



Frédéric Gonzac, son chemin.

La perfection est un souci majeur pour le déroulement spirituel de Gonzac. Oui mais Gonzac n'est pas du tout ce que vous croyez. Sa spiritualité réside en sa manière. Tout un art de l'être. Incroyable, un incroyable équilibre, une justesse

de la mesure. Il connaît parfaitement les excès, cela est certain, mais sa philosophie l'éloigne de la psychologie de Paul, complètement. C'est d'ailleurs pourquoi Paul et lui se sont liés d'amitié. Gonzac vivait pour les femmes. Cela dès 14 ans. Vivre pour les femmes est un des moteurs les plus puissants. Une motivation sûre. Une sorte de perfection donc. De quoi parlez vous ? Parlons de non porosité, une fermeture vivable aux trous, aux failles. Une anecdote à son propos qui ne soit pas scabreuse? Cette histoire avec Camille et Mathilde, pour ses dix huit ans. C'est tout. Il sortait avec Camille. Mathilde était aux Beaux Arts avec elle. Ils sont partis en vacances tous les trois. Les Landes.

Précisons que Gonzac est né à Paris, et y a vécu. Il est brun. Il excelle dans la maîtrise de soi. Bien sûr sa rencontre avec Paul ferait l'effet d'une bombe. Frédéric ne s'était jamais fourvoyé. Jamais perdu. Pas en tout cas de la manière de Paul. Oui une forme de maîtrise, une célérité de mouvement, une rareté de l'arrière pensée, avec si peu d'errance. Une insouciance. Pas loin de la bêtise. **Comme toute**

intelligence d'expression exaspérée. Mathilde était précieuse. **Elle brillait.** Le ministre de la culture l'avait embrassée et félicitée lors de son vernissage. Frédéric était là. Son père, chargé de la culture à la ville aussi. Sa mère, artiste peintre aussi. Juste au retour des Landes, encore bronzés, tous les trois parlaient dans la nuée de personnes encore blanchâtres, tout était blancheur à leur réunion, au regard de leur peau, de leur peau encore chaude. Mathilde était rentrée en train, sur un malentendu de dernière nuit, un craquage enfin pour Frédéric, peut être l'élément déclencheur de son départ, de sa fugue. Sa fugue que rien ne laissait prévoir. Parlons d'ailleurs plutôt de départ. L'adulterie droite ou le jeune gauche. Une coupe de champagne à la main. C'est la seule chose, les seuls mots qui avaient frappé Frédéric, des mots de Pierre Bourdieu. Le champagne et le mousseux, sa mère prenait des bains de Mousseux. Abdel qu'il rencontrera plus tard, lui fit, alors qu'ils étaient deux, dans le château de Pierre Georgin-Pillouer :

—“Le mousseux c'est le champagne des pauvres, tu connais ça sans doute, je vois bien que tu es un petit fils de riche. Ton père, mais surtout ta mère. Fille de ministre, dévoyée, artiste de justesse, hein, juste ce qu'il faut. Elle a du souffrir, ma mère aussi, jamais elle n'est venu nous rejoindre.”

Michel Houellebecq était là, à l'exposition. Il ouvrit le bal en chant. C'était un grand

chanteur, un des plus grands, des plus excentriques. On doit dire que beaucoup de gens l'ont trouvé étrange. Ce qu'il y a d'étonnant, c'était ceux qui s'occupaient de lui, c'était leur Michel à eux. Ils n'avaient sans doute pas compris ses livres, sa radicale solitude, son dégoût définitif de l'homme, juste la femme pour sauver le monde. Le groupe commença, Michel entra sur scène, il but de l'eau, beaucoup d'eau. Sa présence cognait.

A un moment, au cinquième chant, à l'aurore du refrain le plus beau, Mathilde se sentit mal, alla dehors. Frédéric la rejoint. Le mal passa. Camille eut peur, peur de perdre Frédéric. Juste à cet instant. Elle regarda Michel qui la regardait aussi et elle oublia un instant Frédéric. Une larme coula, elle fut prise d'un mal de ventre.

Le lendemain matin, elle ne se leva pas. Mathilde vendait son tableau "Promenade nocturne sur les quais de la Rance". Frédéric parla au médecin, puis sa mère. Camille n'avait pas de parents. Jamais. Camille n'aurait plus rien. Frédéric compris vite. Il savait qu'il partirait à ce moment, mais il voulait être convaincu de l'irréversible pour partir, ne pas penser au fantôme. L'insupportable doute. Il savait aussi que le petit frère de Mathilde, de deux ans son cadet ne s'en remettrait pas. Les deux autres soeurs étaient bien jeunes, elles, pour comprendre. **Du pain sur la planche pour les futurs inconscients, ces si jolis fonds de calle, de caboches.** Il garda ses larmes. Quelque part.



Sur la route de Saint-Jean de la Compostelle

« *Ne travaillez jamais.* » (Guy Debord)



Il s'est posé très tard la question de savoir s'il commettait une erreur. A quoi pense ton quand on marche ?

Le style de la marche regorge de questions morales. Tandis que dans la course l'évidence de la nécessité panique d'échapper à soi, la marche est davantage, comme le souligne l'anthropologue Le Breton, une reprise par corps du monde, une reprise de confiance avec l'élémentaire. Dans le voyage de Frédéric pour Saint Jacques, l'élémentaire était l'étau de sa conduite, quelque chose pour créer un cadre après son éclatement définitif. Il partit la nuit et ne marcha pas pendant cinq jours. En cinq jours, il atteignit Bordeaux, ne me demandez pas comment. De nuit il avait passé de longues allées, il eut peur à un moment, en traversant l'autoroute. Il passa et sentit une ferme avec laquelle il n'entretint qu'un vague souvenir de lecture, il pensa aux deux frères Joffot. Il sentit l'odeur de vaches, puis l'odeur du vin. A Bordeaux, il su qu'il repasserait par les Landes, le cimetière de leurs vacances. Peut-être y reverrait il Antoine, le jeune homme de la villa, face au camping. Antoine, fils de riche, passait son temps à la culture, au théâtre, au cinéma, à la lecture, à la musique, il allait chercher Audrey sa soeur à la fin des ballets, et il entretenait une liaison avec Kim, le chorégraphe, tout en encensant Magda les week-end. Le père d'Antoine était le propriétaire d'un zoo, d'un des plus grands Zoos d'Europe. Parfois, quand l'endroit était fermé au public, Antoine donnait congé aux quatre gardiens de nuits, et passait la nuit à déambuler, d'abord en voiture, puis à pied. Souvent, très souvent et depuis longtemps, ils avaient pensé les multiples modalités d'une respiration de l'endroit, ouvrir le zoo, laisser les animaux partir, mais

sans doute mourir, ou bien enfermer là quelques personnes et ouvrir les enclos, voire comment s'en sortirait l'humain.

Antoine lisait dans la salle de séjour quand il reconnut Frédéric, de six ans son cadet, les traits marqués, l'air grave, les yeux perdus et noirs, la tête collée contre la baie. C'était le milieu de la nuit. La villa voisine fêtait quelque chose. Deux filles passèrent et par dessus le parapet qu'avait escaladé Frédéric, elles lancèrent :

— "Eh... On a besoin d'un homme entre nous deux, pour nous protéger, on va sur la plage... Tu as une cigarette, on veut rouler quelque chose..." Les filles rirent et attendirent...

Frédéric fixa l'une d'entre elles et une seule si bien qu'un malaise eut pu s'installer, quand Antoine ouvrit la baie vitrée, qui de son glissement tirerait un trait sur la situation.

Ils se regardèrent dans les yeux. "Entre, entre..."

— "J'ai marché cinq jours et cinq nuits, je suis très fatigué."

Le lendemain matin, un soleil fort avait pénétré la maison d'Antoine. Frédéric sentit la chaleur déjà, affronter le monde serait en partie affronter celle-ci, c'était la clef de celle-là.

Antoine lui proposa une douche. Frédéric la prit froide. Il demanda à Antoine s'il pouvait prendre un rasoir jetable.

— "Oui, prends ce dont tu as besoin."

Frédéric apprécia ce moment, il sentit sa barbe tomber, chaque poil dru et noir comme les marques de sa virilité; de son hommitude. Il apprécia ce moment d'autant plus qu'il s'attendait, mais avec une forme de sérénité extralucide, ce qui l'attendait. Il fixa ainsi son reflet dans le miroir. Il pensa à Narcisse. Il remit ses vêtements salis des jours passés. Il descendit jusqu'au séjour où l'attendait Antoine qui feignait une activité.

[...]

L'inactivisme

Notes sur l'anarchisme libéral

Chapitre 1

Chaque enfant qui joue se conduit comme un écrivain, dans la mesure où il crée un monde à son idée, ou plutôt arrange ce monde d'une façon qui lui plaît... Il joue sérieusement. Ce qui s'oppose au jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité.

S. Freud, cité par [Maud Mannoni](#), *La théorie comme fiction*, Paris, Seuil, 1979, p. 62



L'errance c'est cela, la malheureuse. En elle séjournent les conséquences de l'argent. Mais la misère regorge d'hallucinations et d'extases d'ascèses, sans parler des communions multiples qu'elle propose. L'échine brisée c'est le dos cassé par les coups du monde, lors de la longue marche vers soi (la bonne blague), le point géographique

situé précisément au centre du corps. (Jamais depuis le monde nouveau et beau je ne sens l'amour fleuve)

Le roman poésie n'est pas une cathédrale. Pas de place pour l'effort. La position d'artiste est une position de recherche d'espace de facilité et de liberté. On arrête quand on veut, selon les aléas.

Le mot *terrorisme* (ainsi que *terroriste* et *terroriser*) exprime l'idée d'une terreur imposée à un groupe d'individus. Le mot *terreur* est apparu pour la première fois au [XVIII^e siècle](#), durant la [Révolution française](#), pendant la [régime de la Terreur](#), lorsque le [Comité de Salut Public](#) dirigé par [Robespierre](#) exécutait ou emprisonnait toutes les personnes qui étaient considérées comme [contre-révolutionnaires](#).



harmonie universelle **participation de chaque individu à de nombreux groupes**

Si tous les nécessaires, au lieu d'attendre, prenaient où il y a et par n'importe quel moyen, les satisfaits comprendraient peut-être plus vite qu'il y a danger à vouloir consacrer l'état social actuel, où l'inquiétude est permanente et la vie menacée à chaque instant.

Une petite épreuve tentée sur 700 personnes décidera subitement la métamorphose générale, parce qu'on y verra réalisés tous les bienfaits que la philosophie se borne à rêver, liberté réelle, unité d'action, règne de la vérité et de la justice devenues voies de fortune

**On peut dire que d'une manière générale,
là où il y a rejet de matières corporelles (larmes, sueurs, sperme, sang_ selon
une quadrature vertigineuse)
il y a réunion,
il y a sens.**

**Comme les derniers tressaillements des corps qu'il fallait vider et rendre purs,
filtrer,
et médiatiser.**



[et si l'on avait su que ça se terminerait dans une piscine]

Chapitre 2



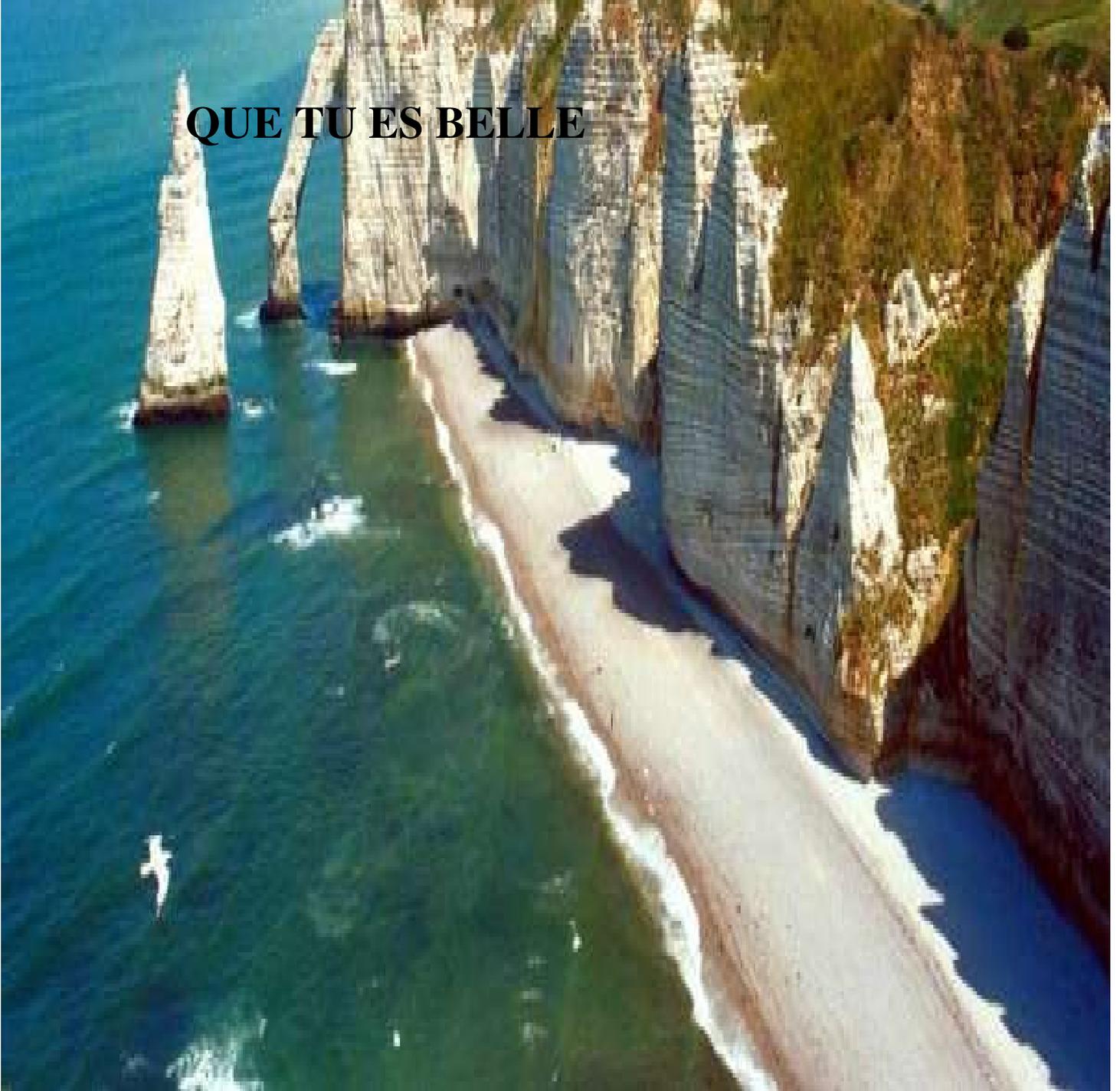
COOL

ELOGE DE L'OUT





QUE TU ES BELLE





C'est l'histoire d'un homme

Qui prend du plaisir

A voir

Quelle est la différence entre voir et regarder ?

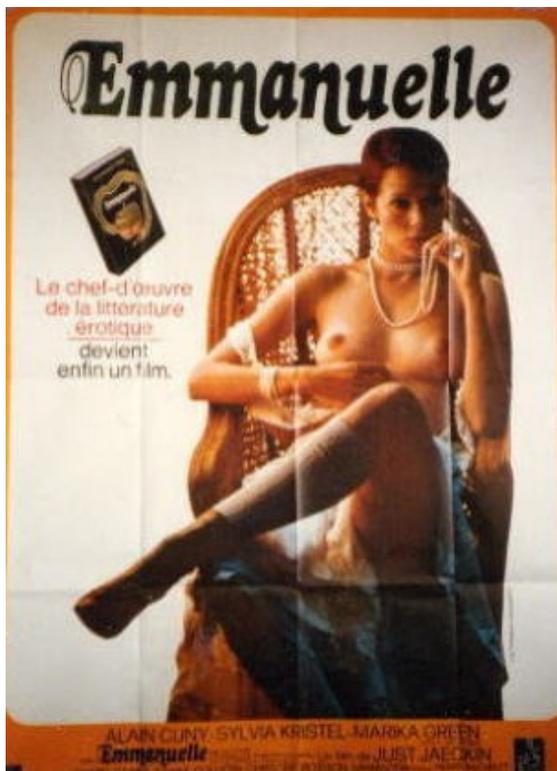
ELOGE DE L'IN / ELOGE DE

L'AUTRE

La Foule solitaire. Anatomie de la société moderne

David Riesman, Arthaud, 1992.

1950. Vaste tentative d'interprétation de la société (américaine) moderne via le " caractère social " que celle-ci engendre. Après l'individu à détermination traditionnelle, puis l'individu " indéterminé ", la société moderne fait apparaître l'individu " extradéterminé ", qui cherche la norme de son comportement dans le regard des autres et dans les médias. Les dilemmes de la modernité naissent de l'affrontement de ce nouveau caractère social avec les précédents.

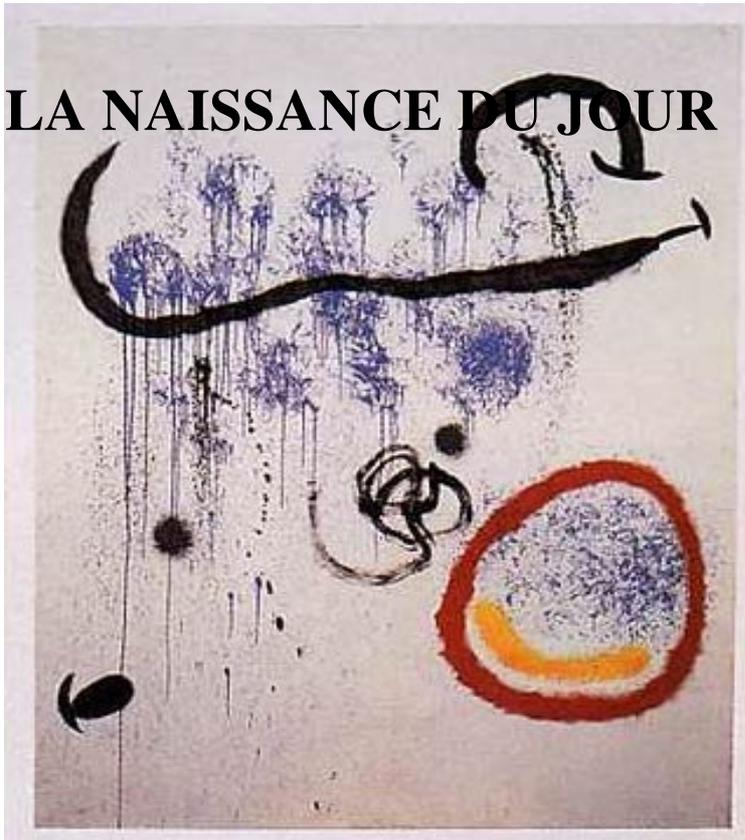


le scandale



de la mort

LA NAISSANCE DU JOUR



MIRO

Jean-Paul Sartre
Les mots



HUGO !

Procrastination
Aboulie
Dépression

Je pense à cet artiste de notre temps, exaspérant, habile, qui relève un défi et ne cesse de peindre des visages humains déformés

La fatigue d'être soi00000000
Eloge de la marche000000000
Les destinées sentimentales00000000
Miracle de la rose0000000000000000
L'ombilic des limbes000000000000000000
Méditations pascaliennes0000000
Le temps des tribus 00000000000000
L'expérience intérieure 00000000000

Quand je regarde, on me voit, donc j'existe.

Je peux alors me permettre de regarder et de voir.

Je regarde alors créativement et, ce que j'aperçois, je le perçois également.

En fait, je m'attache à ne pas voir ce qui n'est pas là pour être vu (sauf quand je suis fatigué).

C'est le siècle comme un train qui freine et qui prend la puissance des wagons dans le nez.

Tout est là immense, gouffre d'informations et de données

De sons, et d'images.

Société

Faire une description précise

**FIN DE SIECLE
FIN DE PARTIE**

**Tout s'en va
Et tout revient**

**Les morts
Les vivants**

**anthropologie
CROIRE**

**LIVRES
FILLES**

**Quelle rencontre a été la plus importante
de votre vie jusqu'à présent?**

**Les rencontres sont comme des intuitions de
l'existence, la mort une utopie.**

Chapitre trois

Internés ou la souffrance du monde

1. LA Séparation

Les Expériences aux Frontières de la Mort

Ma mamie est décédée il y a seulement 15 jours, elle était en chimio et elle a fait une attaque cérébrale, plus envie de se battre envie de partir ...

Je n'arrive pas à surmonter je sais que c'est encore tôt, mais je fais ce que je peux la journée pour mon petit garçon de 3 ans, surtout qu'il la réclame tous les jours ! il me dit qu'il veut aller au ciel pour la voir ! Moi, je rêve d'elle toutes les nuits soit des rêves simples où elle est présente soit des cauchemars !!

Tous les jours j'ai l'impression que je n'ai plus de larmes que je ne pourrais plus pleurer et pour un rien ça revient tout seul !! j'ai l'impression de plus pouvoir avancer...d'être dans un trou de plus pouvoir en sortir ...

merci de m'avoir lu,
Gwenn

Partir entre quatre planches
Être au royaume des taupes

Rendre sa canne au ministre
Il est guéri de tous ses maux
Passer l'arme à gauche
Casser sa pipe

Bonsoir à tous, voilà je me décide à ouvrir ce topic car je suis au bout du rouleau. Voilà il y'a encore 3 semaines tout allait bien dans ma vie, marié et papa d'une jolie petite Lisa de 2 ans. Mais la semaine dernière ma femme s'est tuée dans un accident de voiture avec ma fille à l'arrière. J'ai perdu ma raison d'être, je ne sens plus la force d'avancer, je ne sais plus quoi faire, il y a tellement un vide énorme ici, ce n'est pas possible que ça m'arrive à moi. Je crois que tout est fini, j'ai 22 ans et tout est fini dès le début. Que la vie est injuste. Toute façon je ne sais même pas pourquoi je vous raconte tout ça, je pensais que ça m'aurait un peu libéré mais

je pleure encore plus, c'est horrible, je n'en peux plus, s'il vous plait, aidez moi



FORUM LE RETOUR

Bonjour,

Je suis nouvelle sur le forum et j'ai lu vos messages avant d'y mettre le mien.

J'ai perdu l'amour de ma vie lundi 19 mars. Il était atteint d'une maladie rare, génétique. Ce qui veut dire qu'il pouvait mourir d'une rupture d'anévrisme à tout moment. C'est ce qui s'est produit puisqu'il a fait un arrêt cardiaque à l'âge de 28 ans. L'aorte a rompu. Il était dans mes bras. Je l'ai enterré lundi 26 mars. Depuis je suis inconsolable, je me sens vidée

de toute vie, je n'ai plus la force de vivre sans lui.

Je dis toujours à mon entourage que je vais bien puisque c'est ce qu'il veut entendre mais je ne vais pas bien du tout; je n'ai qu'une seule envie, mourir le plus tôt possible pour le rejoindre, car je suis persuadée que l'on est fait l'un pour l'autre ici-bas et dans l'autre monde.

Il me manque tellement. Le plus dur est la nuit lorsque je me réveille affolée et que je le cherche en vain dans le lit ainsi que le matin, lorsque je réalise que je vais passer une nouvelle journée seule, sans lui, sans l'homme de ma vie... Je n'arrive pas et ne veux pas accepter sa disparition. On avait tant de projets ensemble, bébé, mariage, maison, voyages... Mais la vie en a fait autrement.

Je n'arrête pas de me poser des questions, et si et si... Mais je n'en ai pas les réponses. Je ne sais que faire, je n'ai plus goût à rien, plus envie de vivre; juste envie de mourir et de le serrer dans mes bras à nouveau. Je n'arrête pas de me dire que le vie est mal fichue.

Tu me manques tellement JEAN.

Aidez-moi SVP

Tout d'abord mes condoléances ,je n'accepte pas la mort d'un jeune ,tout devrai etre dans l'ordre des choses ,moi par ex : j'aurai du partir avant mon petit fils il avait 22ans , si tu veut bien expliquer ,comment on peut savoir si on a cette maladie dont est parti ton amour je t'embrasse très fort

L'enfant malade

Ce n'est pas toi qui est malade mon enfant, c'est le monde.

J'ai une myopathie (de type FSH), j'essaie d'avoir du courage mais j'en peux plus, tous les actes que j'entame ou que j'ai entamé ne vont me servir à rien. Je dois envisager mon avenir, mon nouveau boulot mais ça ne sert strictement à rien je peux même pas imaginer un avenir clair, je ne tiens pas plus à ma vie qu'à ma première chaussette, c'est triste à dire mais c'est ainsi. Je ne me vois pas continuer ma vie comme ça

La mort du père

« mon petit papa va mourir de cette satanée maladie et mes soeurs , mon frère et moi devons l'accompagner vers son inéluctable fin .

Comment faire face a cette terrible et insupportable douleur qui gronde

en nous ?comment arriverons nous a un moment donne a lâcher cette chère main qu'on tiens tout le temps ,?

s'il y a quelques uns d'entres vous qui sont entrain de vivre cela ou qui ont récemment vécu cela ,qu'on le partage ensemble sur ce post , d'autres expériences similaires a la notre nous renforcera et nous aidera a continuer bises toutes tristes »

deux jours plus tard

mon papa est parti après minuit c 'était horrible et irréal a la fois notre ancienne vie a bascule , je ne sais pas ce que va nous réserver l'avenir , pour le moment je reçois les gens abasourdis et hors de moi même même si je suis la même en apparence je fais attention a ne pas trop approcher les souvenirs récent trop récent concernant ce qui viens de se passer j'ai peur de la douleur encore tapie dans l'ombre et qui va me sauter dessus si je me rapproche »

_ « Ton père est délivré des difficultés de la vie »

_ « merci merci merci surtout d'etre la c'est immense et reconfortant a la fois »

2. LA RENAISSANCE

Quiconque voyage en Afrique, en Asie, en Amérique latine, y compris aux Etats-Unis, en dehors du petit monde enchanté des soi-disant libres-penseurs, qui ont deux cents ans de retard, sait que notre vision est de type municipal, ou plutôt cantonal

Régis Debray et Jean Bricmont, A l'ombre des Lumières. Débat entre un philosophe et un scientifique, Odile Jacob, Paris, 2003

Ce qui ne vous tue pas vous rend d'abord plus faible.

ELOGE DE L'ERRANCE

Je crois à la fin de la culture. Je crois qu'il règne désormais des imposteurs sublimes. Les choses changent beaucoup, et il devient complètement idiot de suivre les thèses d'une fin de l'histoire. Nous sommes dans une ère tout à fait individualiste, mais

paradoxalement ultra altérielle, en ce sens que jamais l'autre n'a autant compté qu'aujourd'hui. Et le seul substitut à l'autre est l'argent. L'argent est l'utopie de la mesure numérique de la valeur des individus. Je rêve en ce moment d'un film qui montrerait un monde partagé en trois grandes classes. L'inactivisme, c'est la forme douloureuse de la rue et de la route prise, comme on prend la vie par les cornes des taureaux. On joue la vie comme un funambule. Là où les classes moyennes voient de la honte à s'exposer publiquement comme un errant, les esprits délicats et profonds y perçoivent la cristallisation de la puissance de la vie intense, là où toute sortes d'âneries pour rongeurs stimule des individus qui s'ennuient malgré le débordement du système des objets. Quand je vois une famille dans un parc d'attraction, ou un surfeur, je ne peux que penser au rat ou au mulot dans sa roue. Et dieu que j'admire les marins.

Je prends à mon compte les thèses religieuses et désormais psychologiques sur la résilience.

Mais je dis aussi que l'épreuve est avant tout l'occasion de se tuer un peu. Les choses sont simples. Vous jouer. Vous jouer comme un enfant avec quelques personnes que vous aimez.

La lutte des humains contre les humains pourrait nous faire penser qu'il couve un désir collectif d'automutilation. Pas seulement les veines qu'on se triture dans la douleur adolescente mais aussi et surtout l'auto extermination de l'espèce humaine, qui ne parvient pas à devenir reine de l'univers.

Alors, quand la pensée ne passe plus et ne se nourrit plus, il y a plusieurs choses à faire. Etre zen ou errer, comme on cherche, bandeau aux yeux à ramener vers soi la nourriture dans une cuisine.

La peur est un élément de protection. Les courageux finissent souvent malade. La grande solution reste pourtant de ne rien redresser au risque de se casser le dos.

Le fantasme est immense et puissant d'en être, de devenir ce clochard céleste et beau.

Les sommets du monde social sont en liens étroits avec les gouffres, là où la platitude des classes moyennes s'effraie de tout excès de position. Le vrai pouvoir se tient dans ses milieux dans une pensée devenue statisticienne.

Revenir de loin, et avoir traversé le désert devient le gage le plus sûr à toute vie de valeur.

La transparence fantomatique qui menace l'écrivain et l'invite en permanence au silence éternel est le passage rituel vers la postérité.

Histoires de retour

Gagner au jeu

bjr yannick , si tu aime jouer au loto et a l euro millions j ai un concept génial pour gagner plus souvent et jouer gratuitement . Contacte moi ici merci /

Chérie, chérie, fais tes valises j'ai gagné au loto ! fait le mari en rentrant chez lui.

- **Formidable! je prends mes affaires d'été ou d'hiver ? répond la femme.**
- **Les deux : tu fais ta valise et tu te casses !**

Adjï Cottage, un indien richissime, a décidé de léguer la totalité de sa fortune s'élevant à 103 218 500 CHF, à une personne choisie au hasard afin de purifier son âme

Le travail

/

Bonjour à tous et bon week end Pascal !

Voilà, je me décide à poster sur ce forum, car je ne sais pas vraiment à qui m'adresser.

J'ai commencé après une période de chômage assez longue, un nouveau boulot il y a 3 semaines.

Le boulot est intéressant, mes collègues ne sont pas des monstres, du moins je crois 😊 mais je suis stressée et hypertimide (j'ai toujours été de nature anxieuse) mais plus les années passe (j'ai 26 ans) plus cela m'handicape et pas seulement dans la vie professionnelle.

Je me lève pour aller au boulot avec un noeud à l'estomac qui ne me quitte pas, au moindre bruit (porte, téléphone), je sursaute ! 😞

Je dois en plus répondre au téléphone, un vrai cauchemard pour moi, je bafouille, je suis incapable de me souvenir de ce que la personne au bout du fil m'a dit, un vrai boulet.

J'ai l'impression d'avoir des pbs de compréhensions, des absences, en bref plus je stresse plus je fais des conneries et plus je perds confiance en moi !

J'ai l'impression de passer pour une godiche auprès de mes collègues et ca me fait mal !

L'homéopathie ne fonctionne pas sur moi et mon passage chez un psy n'a pas été d'un grand secours.

Je sais juste que le contact avec les autres m'est très difficile (peur de ne pas être parfaite, de me tromper, d'être jugée)

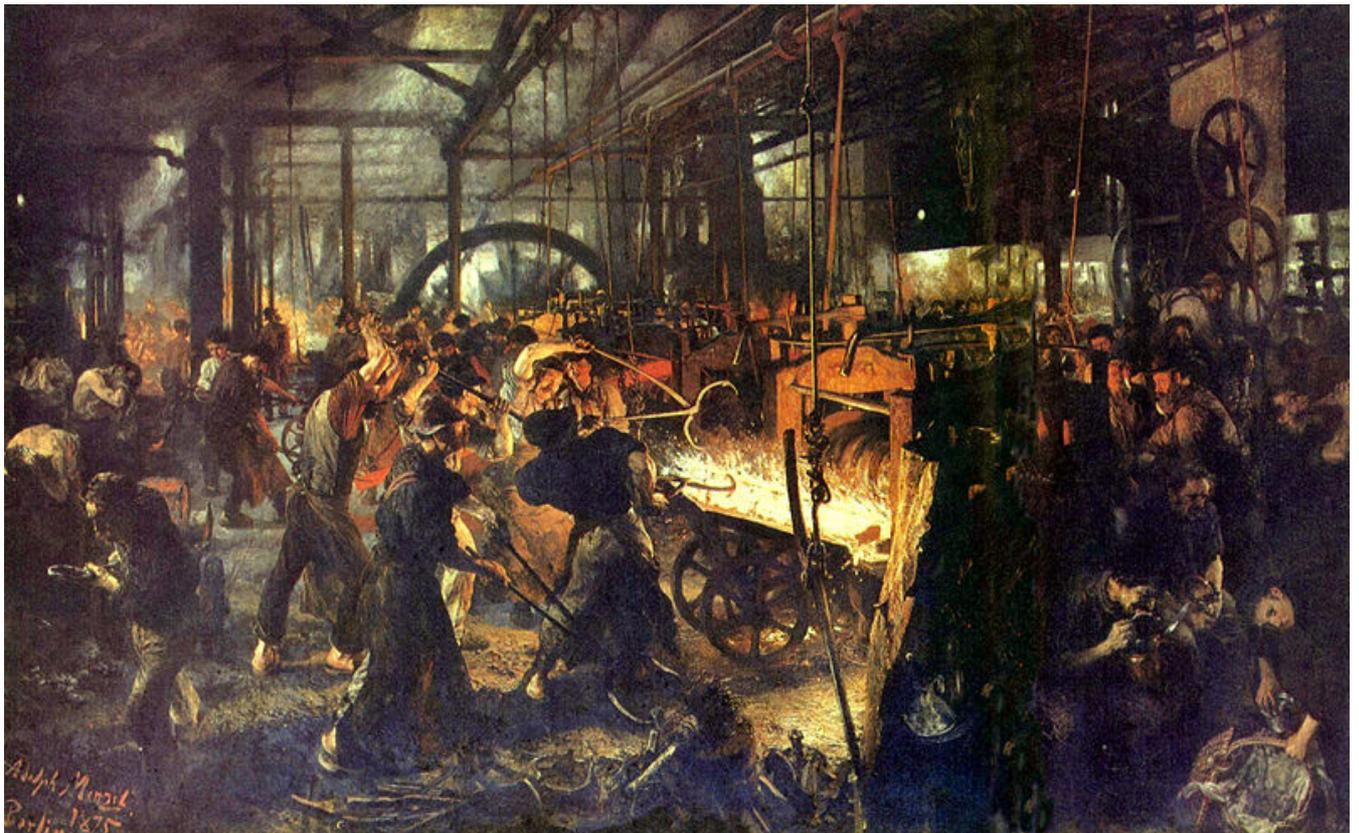
Y a t-il parmi vous des personnes qui ont ce pb là, arrivez-vous à gérer votre stress, si oui comment ?

La déprime me guette, je suis à bout (je passe en plus mon permis b bientôt, je n'ose imaginer mon état ce jour là)!

Témoignage d'une jeune fille

*/Ca rassure de voir que je ne suis pas la seule dans cette situtaion. J'ai 22 ans et je ss responsable dun club ds un casino, ca me rend très fiere d'en être là à mon age mais quelle galère! 😞
J'adore mon taff et je le prend comme une experience (car jaimerais ouvrir mon club le plus tot possible), mais j'ai un gros probleme, je ss entourée de requins et ca me stress! Je sais au fond de moi que la plupart de ceux qui m'entourent ne me veulent pas du bien, me jalouent (car je ss jeune, je gagne plus qu'eux et j'avance vite sans lécher le cul de mon patron! 🤨)*

/



Trouver l'amour

1.

voui moi j'ai un prince charmant mais j'en ai parcouru des royaumes pour le trouver et pour qu'il m'emmène sur son cheval blanc...enfin pour l'instant je l'ai et je le garde mon prince charmant (2 ans !)
C'est vrai qu'ils se font de + en + rares... :(

De **minimoydu56**, posté le **20/05/07 à 14h43**

Je pense en avoir trouvé un qui ne veut que moi donc autant le garder ^^

Bizouxx Ladise

2.

Un jour, simplement parce qu'il sera amoureux de nous et qu'on sera amoureuse de lui, il se mettra par magie à ressembler terriblement à l'homme de vos rêves, avec une qualité en plus : il existera !

3.

Chère Madame,

J'espère que vous allez bien, me concernant cela va très bien surtout, depuis que j'ai fait la connaissance de la superbe [LILLA](#).

C'est en grande partie grâce à vous Madame, puisque c'est vous qui m'avez envoyé le dossier de ma chère [LILLA](#).

Je vous en serai reconnaissant toute ma vie. Je ne sais quoi faire pour vous en remercier.

Je vous envoie donc cette lettre pour vous signifier que je ne souhaite plus recevoir d'autres dossiers d'adhérentes, puisque j'ai rencontré la [femme](#) de ma vie. Nous comptons nous marier l'année prochaine.

Nous nous entendons tellement bien tous les deux ! C'est un rêve qui se réalise grâce à vous Madame et à GORZAR AND LOVE.

Je tiens à vous remercier ainsi que toute l'équipe de Gorzar and (prononcez end) Love pour tout ce que vous avez fait pour nous.

Je vous remercie de tout mon coeur !

Très amicalement.
ANTON

Les qualités essentielles à l'exception consistent à trouver la bonne position entre l'imposition objective de normes et la propension qu'on a dit perverse à ne satisfaire que ses propres besoins. La pureté d'âme, Hegel parlait des belles âmes dans un de ses textes les plus beaux, la pureté d'âme donc, ce qui ne doit pas être très loin de l'angélisme, désigne l'ambition de s'élever de la communauté, comme par distinction arrogante de vocation à l'humilité, et surtout à la perfection d'être, qui est alors une lutte contre la condition corporelle, énorme limite à la pureté.

Le travail est la folie pure des sociétés libérales. L'anarchisme y couve. L'inactivisme en est une de ses modalités, comme un état d'être à la fois présent et absent.

La masse en silence investit les scènes à mesure que le cataclysme s'approche. Finie la vie ! Finie l'extase du monde comme la grosse boule qui funambule dans l'univers, merveilleuse invention. Je te propose un bain pour tout amour dans le vaste possible de la vie. Et pour tout dire je dis que nager peut te rendre à la vie pleine et heureuse. Ne soyons pas idiot avec le travail, et procurons nous de l'argent par des modalités parallèles.

ON REJOUE

L'idéal

Posons l'avenir du monde, sans modestie. En science fiction.

Nous sommes tous dans le même bateau. Philippe Potin est un gendarme, je ne comprends pas les jeunes cons d'aujourd'hui, il faut aller embrasser les gendarmes, il faut leur donner l'amour énorme qui nous porte, et lâcher la haine sur d'autres cibles, comme Dieu qui résiste.

**Nord MAL
Sud BIEN**

Les conflits ne cessent d'opposer le froid au chaud, le rouge au bleu, et nous feignons d'attendre la réunion comme fin de l'histoire.

Paul Fréval a perdu pied plus d'une fois, et a confondu la réalité et l'imaginaire. Seul l'amour, l'amitié et l'aventure nous intéressent. Pas de place pour la fable sociétal. Promenade dans un champ comme réponse à la complexité à comprendre le monde.

**Effondrement total d'un monde et nouveauté, tu fais peau neuve
petit papillon.**

**Morphine : sublime plaisir. Tu es nu, tu ne souffres pas par la
grâce chimique.**

**Rimbaud a dit être enfer, et tous les grands champions comme lui,
or désormais un homme en enfer est mal vu, ça s'affiche le
bonheur comme une carte de visite. La joie de vivre ça se respire,
la pêche est le nouveau fruit poste moderne, quand la banane a
longtemps tenu la corde. La pêche, ce fruit défendu postmoderne.
Je crois qu'à force de parler d'égalité, elle a fini par s'implanter
dans les esprits. Et l'égalité est comme le corps, reliées qu'elles
sont par la mort : indépassable.**

**Confusion comme société. Et si la confusion était la valeur de
l'art ?**

L'échine brisée est la trahison du réel, la ruse de l'imaginaire.

La jouissance d'être vivant. L'inactivisme.

FUTUR / LA VIE COMME SIMULATION

—